

donc dans une tradition bien plus large, et la présente édition devrait permettre une comparaison plus systématique avec d'autres ensembles de la même période.

Et c'est là le principal défaut de cette édition – il en faut bien un. L'introduction, d'une petite vingtaine de pages, effleure toutes les problématiques de l'histoire de la comptabilité sans jamais s'y attarder. On aimerait des développements plus nourris sur la typologie des documents, ou des rapprochements avec d'autres comptabilités de la même époque. Il manque une description de ce qu'il est possible de connaître de la procédure d'établissement ou de vérification de ces comptes, de même qu'un avertissement sur leur exactitude mathématique. On sait que les comptabilités médiévales sont truffées de petites erreurs de calcul ou de transcription des sommes ; on ignore si les sommes ont été vérifiées dans la présente édition.

Le reproche est un peu véniel en réalité. On comprend que dans un ouvrage déjà conséquent, il n'était guère possible d'ajouter une introduction très détaillée. En l'état, elle répond aux attentes du genre, à savoir une présentation claire des sources, de la bibliographie, de la méthode d'édition et des principales caractéristiques des documents. Il n'était pas réellement nécessaire de l'étoffer pour satisfaire l'objet de l'ouvrage, à savoir la mise à disposition de sources pour les historiens. La bibliographie, assez courte, rend d'ailleurs bien compte du choix de M. Jones de privilégier une approche beaucoup plus historique que seulement diplomatique. On ne trouve donc que très peu de références aux études sur la comptabilité, actuellement en plein renouvellement.

Si la communauté la plus générale des historiens peut se réjouir, celle bien plus restreinte des historiens de la comptabilité médiévale (dont je fais partie) sera peut-être un peu déçue par cette introduction trop courte. Elle se consolera néanmoins sans mal, car l'ouvrage donne tout de même accès à un corpus bien constitué et qu'il est désormais possible d'étudier avec facilité et de comparer aux autres comptabilités de l'époque. Il n'y a donc pas lieu de s'attrister ; bien au contraire, cette édition fait honneur à la collection dont elle fait partie.

Gaël CHENARD

docteur en histoire médiévale de l'Université de Poitiers

Christian BOUVET, *Châteaubriant au Moyen Âge. Des origines à la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, Châteaubriant, Histoire et patrimoine du Pays de Châteaubriant, 2015, 295 p.

Après avoir étudié l'histoire de sa ville pendant de longues années, Christian Bouvet nous livre un bilan magnifique de la période médiévale sous la forme d'un beau livre de presque 300 pages. Apparemment, ce n'est que le début d'une histoire appelée à se poursuivre dans de nouveaux volumes. La ville méritait bien une telle publication, qui nous éclaire sur l'un des sites importants des marches de Bretagne, certes, mais aussi sur une seigneurie et une famille qui ont joué un rôle

de premier plan dans l'histoire de Bretagne. L'ouvrage s'inscrit dans une tradition d'histoire des villes : c'est une monographie qui évite l'écueil d'une « histoire locale » refermée sur elle-même. L'auteur prend soin de situer son étude dans les problématiques et débats de l'historiographie actuelle et replace son sujet dans le cadre de l'histoire de Bretagne et même du grand Ouest, comme il se doit pour cette ville des frontières dont la famille seigneuriale tient aussi bien de la Bretagne que de l'Anjou, du Poitou ou du Maine.

Le millénaire médiéval se découpe en quatre chapitres bien organisés. Le premier est consacré aux origines et retrace à la fois l'histoire de Béré et l'apparition de la première famille de Châteaubriant. La ville naît sur un site dédoublé. La clairière de Châteaubriant est occupée dès l'époque gauloise et l'exploitation du fer y est déjà florissante. Dès l'époque mérovingienne, le site de Béré émet des monnaies et à l'époque carolingienne un petit centre de pouvoir y est établi, qui dispose d'un pôle religieux réunissant trois églises.

Dès 1028-1044, un certain Brient occupe un château à un kilomètre de Béré, qu'il donne à l'abbaye de Marmoutier après bien des péripéties. Il est fils d'Innoguent, fille de la puissante famille des vicomtes d'Alet. Son père, « Teuharius », mal connu, est sans doute un vassal important de l'évêque de Nantes, mais la seigneurie châtelaine prend son essor avec l'appui du comte de Rennes, qui cherche à s'implanter au détriment de son concurrent nantais, avec l'accord de l'évêque de Nantes. Brient veut une fondation d'importance : après l'échec de Saint-Sauveur de Redon, puis de Saint-Melaine de Rennes, il s'adresse finalement à Marmoutier, qui installe un prieuré et un bourg. Cependant, le château avec son bourg castral ne tarde pas à développer un autre pôle, qui prend de l'ampleur en se dotant aussi d'un bourg. Le processus est classique mais montre une certaine originalité par rapport aux autres villes bretonnes de la marche.

Le second chapitre se consacre à l'histoire du lignage jusqu'à son extinction à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et à l'organisation d'une seigneurie. Tout en mettant au net la succession des seigneurs de Châteaubriant où alternent Brient et Geoffroy, ce qui est très utile, l'auteur suit la politique du lignage qui construit une très puissante seigneurie dépassant le cadre breton. Geoffroy III se rallie aux Plantagenêts établis en Bretagne et s'impose comme l'un des grands seigneurs indispensables. Proche du pouvoir, il devient sénéchal de la Mée. Se développe alors une habile politique d'alliances, souvent concrétisées par des mariages avec les plus grandes familles des environs et surtout celle de Thouars en Poitou, qui lui permet de s'établir en Anjou. Geoffroy VI, après avoir établi ses enfants d'un premier lit dans de brillantes alliances, se remarie avec une Lusignan. Désormais, la famille rayonne sur la Bretagne, l'Anjou et le Poitou. En 1347, Geoffroy IX périt à la bataille de La Roche-Derrien et laisse une fille comme héritière, Louise, qui épouse Guy XII, seigneur de Laval et Vitré. À la mort de cette dernière, en 1383, le lignage des Châteaubriant directs est éteint, mais la seigneurie a acquis une considérable puissance.

Le chapitre 3 aborde le xv<sup>e</sup> siècle, éminemment important, autant pour la Bretagne que pour la seigneurie de Châteaubriant. Toute l'étude gravite autour du personnage central de Françoise de Dinan. La seigneurie échoit aux Dinan-Montafilant en la personne de Charles, non sans résistance de la part de Guy XII. Désormais, comme les autres en Bretagne, le lignage se trouve confronté à la montée du pouvoir ducal qui tente d'ériger un État et à l'affirmation de plus en plus forte du pouvoir royal. Petite-fille de Charles, Françoise de Dinan, encore enfant, épouse Gilles de Bretagne puis, en 1450, le très puissant Guy XIV de Laval-Vitré qui occupe une place majeure en Bretagne, mais aussi auprès du roi, et maintient une savante politique d'équilibre entre les deux. Devenue veuve, Françoise de Dinan joue un rôle politique de premier plan dans le cadre des ambitions multiples et des intrigues qui animent la haute aristocratie bretonne, d'autant plus qu'elle devient gouvernante de la jeune Anne, fille et héritière du duc. En 1487, c'est à Châteaubriant qu'un groupe des plus grands barons bretons accepte l'intervention française. En conséquence, les troupes royales entrent en Bretagne. Châteaubriant est prise et Charles VIII y séjourne. L'année suivante, la guerre reprend sous la direction de Louis de La Trémoïlle. Parti de Pouancé, il investit Châteaubriant, qui tombe devant la puissance de l'artillerie française et la place doit être démantelée. Après le mariage d'Anne avec le roi, Françoise de Dinan ne joue plus guère de rôle et se retire dans son hôtel à Nantes où elle décède en 1499.

Le quatrième et dernier chapitre est consacré au développement de la ville du xii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle. Le bourg castral prend peu à peu de l'ampleur et, surtout, se dote d'équipements fondamentaux ; si la paroisse unique se trouve centrée à Béré, une chapelle seigneuriale, Saint-Nicolas, dépendante de Saint-Jean-Baptiste de Béré, assure le service religieux pour les habitants. Bientôt apparaissent une halle, un hôpital et, dans la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, une enceinte est érigée, faisant de Châteaubriant désormais une ville, mais l'agglomération intègre aussi de nombreux faubourgs. Béré, trop éloigné, semble végéter et ne peut s'affirmer. Une vraie ville est née, même si elle ne suit pas le modèle polynucléaire habituel dans la région. Cependant, elle reste modeste car la paroisse compterait, vers 1430, entre 750 et 1000 habitants et seulement entre 320 et 450 pour la ville close en 1428. La ville connaît alors une conjoncture difficile qui ne pourra vraiment s'améliorer qu'à la fin du siècle. Elle demeure totalement sous le contrôle seigneurial et ducal dont la puissance se manifeste par la mainmise sur les murailles et la fiscalité. Le billot sur les vins, comme ailleurs, sert à la mise en défense mais le miseur, homme du seigneur, représente aussi un peu l'affirmation modeste des bourgeois. L'activité économique est déjà forte. Moulins, tanneries, textile occupent le devant, ainsi que le fer qui aurait sans doute pu faire l'objet d'un développement plus accentué. Ces industries et la situation de la ville aux portes de la Bretagne animent un commerce plutôt dynamique que symbolise la grande foire de Béré.

Le chapitre s'achève sur l'étude architecturale et archéologique de la ville. Le château largement reconstruit au xiii<sup>e</sup> siècle ne subsiste qu'en partie avec son gros donjon carré. Il s'organise classiquement autour d'une haute et d'une basse-cour.

Il sera largement remanié à la fin du Moyen Âge pour renforcer ses défenses et les adapter à l'artillerie, mais aussi pour en faire une résidence de prestige.

L'étude de l'enceinte urbaine est plus délicate à mener en raison des disparitions, mais les chantiers archéologiques récents apportent quelques informations précieuses et autorisent une restitution tout à fait plausible. À l'intérieur, l'espace s'organise et détermine l'avenir en établissant un cadre que les siècles suivants adapteront. L'étude se termine sur les destructions entraînées par le siège de 1488. Elles sont moins systématiques que prévu, sauf pour les faubourgs, et une vaste campagne de reconstruction s'engage dans les dernières années du siècle avec, en particulier, une série impressionnante de casemates qui ne furent guère utiles.

Le texte fait donc fort bien le point sur l'histoire de la ville et les notes en fin de chapitre viennent renforcer le poids du discours. La maquette du livre en fait un bel objet agréable à consulter. Pourtant, une réserve doit être faite. Dans ce genre d'ouvrage, l'iconographie joue un rôle majeur. Tout en rendant la lecture agréable, elle apporte un complément indubitable à la démonstration. Beaucoup de photos très utiles et rares peuplent le volume, en particulier des clichés pris lors de fouilles archéologiques, mais on est un peu surpris d'autres choix. Certes, l'auteur annonce dès les premières pages qu'il s'est trouvé confronté à la faiblesse des ressources en ce domaine. Aussi multiplie-t-il les illustrations fort étrangères à la région : chapiteau auvergnat pour les chevaliers, manuscrit bourguignon pour les moines, des choix plus régionaux eussent été sans doute préférables. Les monnaies et les sceaux bretons apportent plus, mais le procédé devient un peu répétitif. Par contre, le patrimoine local semble un peu sous-utilisé. Des sites de vassaux auraient pu apporter des ressources et, surtout, la ville de Châteaubriant est sous-représentée : même si les aspects médiévaux se sont aujourd'hui estompés, ils marquent encore profondément l'agglomération. Par contre, plans et cartes, d'une très bonne facture et très clairs, apportent une aide précieuse à la compréhension de l'étude.

Ainsi, Châteaubriant, comme d'autres villes du duché, se voit dotée d'une belle histoire actualisée ; ce premier volume fait attendre avec impatience la suite annoncée.

Daniel PICHOT

Dominique LE PAGE, *De l'honneur et des épices. Les magistrats de la Chambre des comptes de Bretagne XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, préface de Robert Descimon, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2016, coll. « Histoire », 618 p.

Préfacé par Robert Descimon, le fort volume que nous offre Dominique Le Page constitue plus qu'une page d'histoire régionale, un beau travail d'historien, à la fois l'aboutissement d'années de travaux sur la Chambre des comptes de Nantes et l'heureux